

PLUS

COURSE À LA MAIRIE
DE MONTRÉAL

**PORTRAIT
DES CANDIDATS**

Textes de Nathalie Collard
PAGES 6 ET 7

L'ÈRE DU PRÊT-À-MOURIR

Les rites funéraires d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec ceux d'hier. En apparence. Comme on meurt aussi pressé qu'on a vécu, vive les « McFunérailles », vite servies et avec un minimum de questionnements. Et on se monte un site mortuaire sur Internet, afin de rappeler éternellement sa mémoire aux survivants dans le cyberspace. Tout cela fait gadget. Et ce l'est. Car on a beau nier la mort, la refuser, elle nous rejoint tous un jour ou l'autre. Et même si on a réussi à prolonger la vie, l'agonie, elle, est plus courte et plus dramatique qu'avant.

Un grand dossier à lire
en PAGES 2 À 5



DOSSIER / TOURNÉE D'ADIEU

Gagner sa vie avec la mort



SYLVIE ST-JACQUES

Faire carrière dans le domaine funéraire, ça vous chante? «La relève est assurée. Ceux qui sont prêts à sortir de Montréal et accomplir des tâches multiples trouvent facilement du travail», affirme Nathalie Samson, secrétaire générale de la Corporation des thanatologues.

Charles Jodoin a reçu, en mai dernier, son diplôme d'études techniques en thanatologie du collège de Rosemont. «J'ai toujours su que j'allais travailler dans ce domaine. C'est une passion qui se transmet de père en fils», dit le sérieux jeune homme de 20 ans. Dès son adolescence, il donnait un coup de main en faisant le ménage du salon familial. À 16 ans, c'est lui qui allait chercher les cadavres dans les hôpitaux.

Mais on ne naît pas thanatologue ou directeur funéraire. On le devient en suivant une formation au collège de Rosemont, seule institution à offrir ce programme qui comprend entre autres des cours de chimie, de physique, de thanatopraxie, de psychologie du deuil, de droit, d'embaumement.

«Puisqu'ils travailleront avec une clientèle fragile sur le plan émotif, les élèves doivent être capables de prendre du recul dans des situations éprouvantes», dit David Émond, responsable de la coordination départementale au collège.

Des 19 derniers diplômés, 17 étaient des filles. Leurs bons résultats scolaires contrecarrent les ambitions des garçons. «On attribue aussi aux filles un désir de donner des soins, de maternage jusque dans la mort», souligne Jean-Jacques Lavoie, qui dirige la revue *Frontières* du Centre d'études sur la mort et le deuil. Depuis cette année, le collège a ajouté une entrevue à ses critères de sélection, pour tenter de rééquilibrer la proportion filles-garçons.

«Il ne suffit pas de dire: une petite dose d'empathie, une petite dose de sympathie, et le tour est joué!» prévient l'anthropologue Luce Des Aulniers, spécialiste des rapports entre le vivant et la mort. Selon elle, un bon directeur funéraire doit pouvoir «situer l'expérience de la mort dans un cadre d'entendement commun». En fait, on doit reconnaître le rôle qu'a joué le défunt dans son milieu pour amener son entourage à se rendre compte du vide que laisse son départ.

La technique en thanatologie est en voie d'être révisée pour s'adapter aux nouvelles réalités sociales et culturelles des endeuillés. Mais l'expérience de la mort, elle, ne s'apprend pas sur les bancs d'école, dit Charles Jodoin.

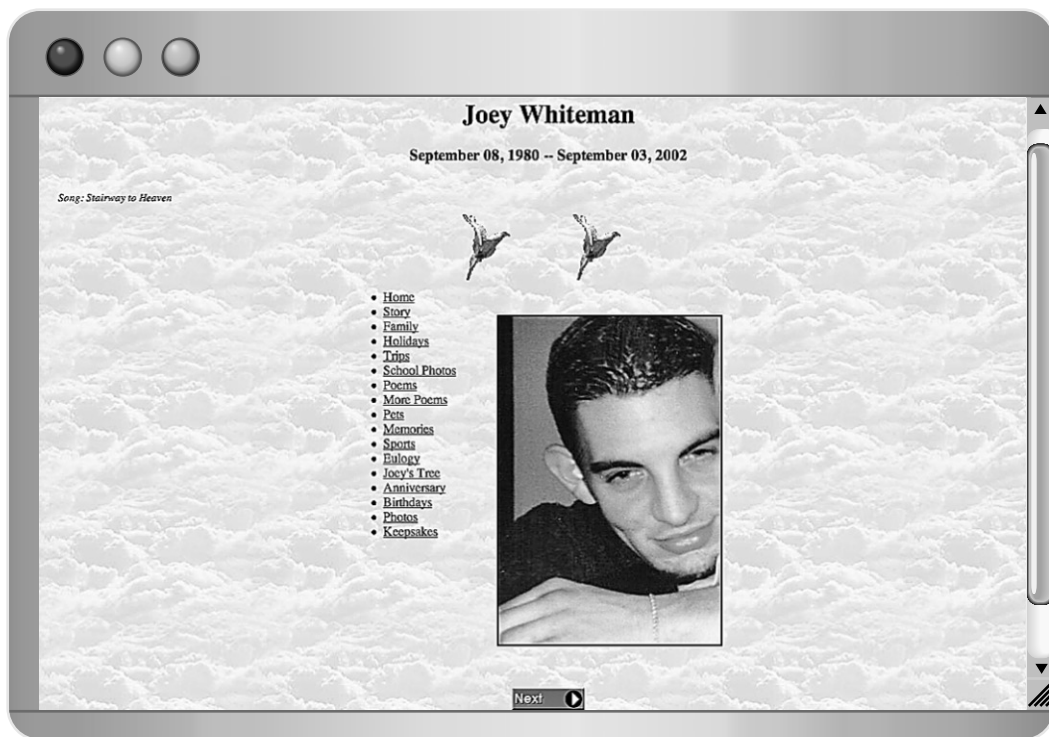
«Le jour où nous avons reçu une famille qui avait perdu son fils dans un accident de voiture, j'ai compris que moi aussi je pouvais mourir, même à 16 ans.»



PHOTO ROLLAND QUADRINI, AP

Même mort, on a droit à de l'empathie, de la sympathie, et pourquoi pas une petite dose de maternage de la part du thanatologue?

« J'IRAI NAVIGUER



Photographié à tous les âges avec ses oncles et tantes, ses chiens, son frère, ses amis, le jeune Joey Whiteman, tué dans un accident de la route, semble parler d'outre-tombe: «Je suis né par césarienne, le lundi 8 septembre 1980 à 8h08... Papa faisait le photographe... Je pesais sept livres...»

Des dizaines de milliers de morts boudent désormais les cimetières traditionnels pour reposer plutôt dans... un site Web. Bienvenue dans l'univers des cimetières virtuels, un monde en pleine expansion.



MARIE-CLAUDE MALBOEUF

Le Web est hanté. Hanté par des dizaines de milliers de morts qui boudent désormais les cimetières traditionnels et

leurs allées désertes. Pour garder leur place parmi les vivants, ils demandent de reposer dans Internet.

Fini les caveaux et leur chapeau de pierre. Au XXI^e siècle, l'espace se mesure en megs. Photos, vidéos et poèmes remplacent les cercueils d'antan. Et les endeuillés cliquent pour «fleurir» leurs tombes. Sur certains sites, les sépultures délaissées se retrouvent même envahies de lierre.

Lorsque les cendres d'un défunt ont été dispersées au vent, c'est

parfois le seul signe que cette personne a vécu, soulignent les spécialistes de la mort. Dans les autres cas, les corps seront physiquement enterrés ou incinérés. Mais pour s'occuper de leur âme, perpétuer leur mémoire, les cimetières virtuels, d'abord marginaux, se répandent aux quatre coins du monde.

Aux États-Unis, on ne les compte déjà plus. Au Québec, Urgel Bourgie offre la possibilité de créer des sites commémoratifs qui feront bientôt plus de place au son et à l'image. À Monaco, l'idée a germé chez une auguste entreprise de pompes funèbres, Somotha. Au Japon, chez les moines branchés de la pagode Kannon-in, à Hiroshima. En Chine, où les champs de pierres tombales



L'écrivain américain Hunter S. Thompson avant, ci-contre, et après, dans ce feu d'artifice auquel ses cendres avaient été mêlées et qui a explosé en gerbes multicolores.

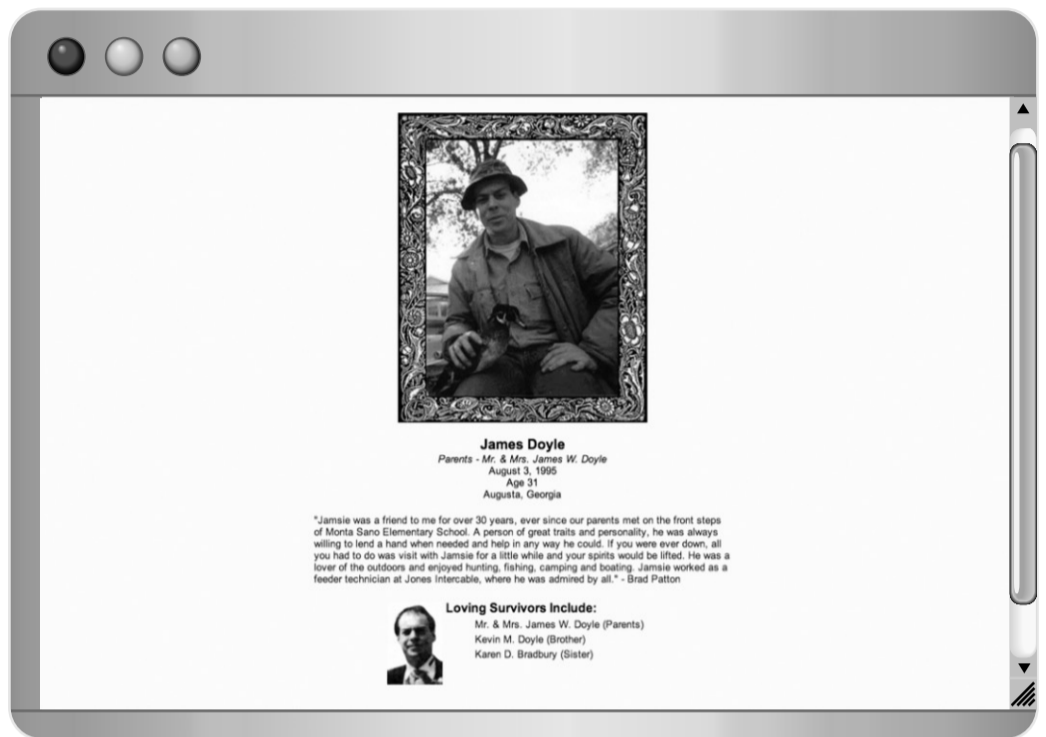
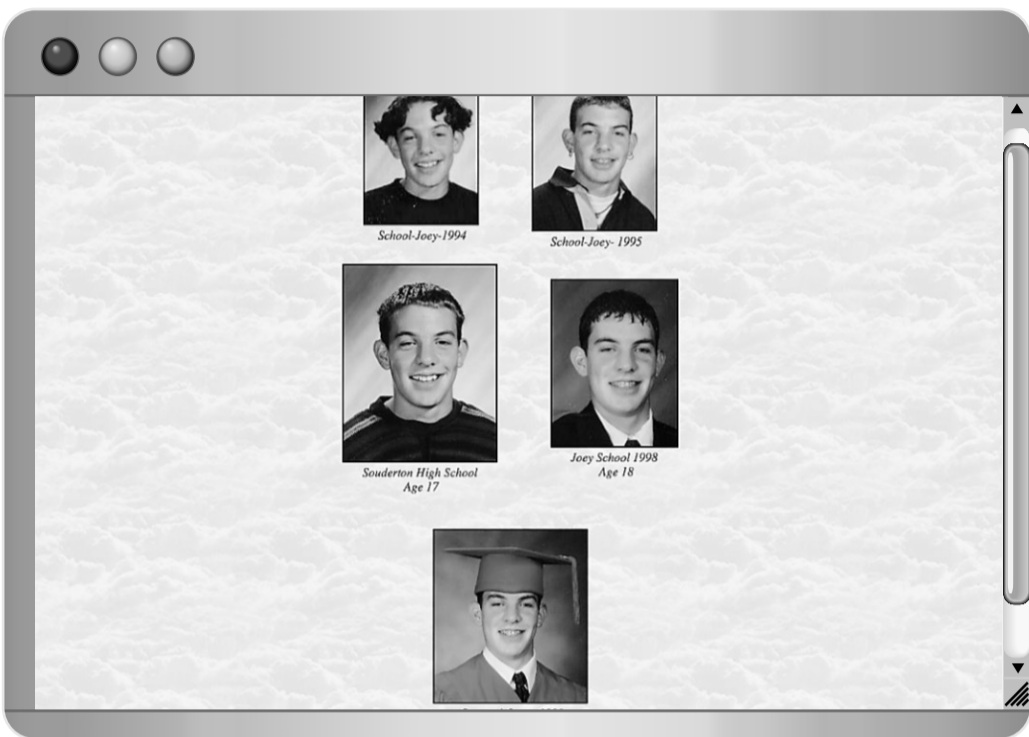


PHOTO MICHAEL R. BRANDS, AP

PHOTO PAUL CONRAD, AP

DOSSIER / TOURNÉE D'ADIEU

SUR VOS TOMBES...»



débordent autant que les rues, plus de 100 000 citoyens ont ravi les autorités en se rabattant sur Internet: dehors, les corps et les bâtons d'encens devenaient trop polluants... Résultat: plusieurs empochent. Car comme dans les vrais cimetières, les concessions — valables pour un, trois ou cinq ans — peuvent coûter quelques centaines de dollars. Sans compter la création de la tombe, dont le prix augmente souvent avec chaque nouvelle photo, ou encore avec la demande d'un mot de passe ou d'un livre d'or. Les sites gratuits sont pour leur part infestés de publicité.

«Internet permet d'en faire tellement plus! s'enthousiasme néanmoins Michael Tidwell, qui a fondé l'un des premiers cimetières

électroniques, le World Gardens, il y aura bientôt 10 ans. Avec tous ces gens qui déménagent, c'est une chance de pouvoir se recueillir sur une tombe où qu'on soit dans le monde.»

«En plus des images, du son, des histoires, il y a un échange puisque les visiteurs peuvent laisser des messages de compassion», ajoute le publicitaire.

Parmi ces tombes se trouve celle de l'Américain James Doyle qui, à 36 ans, est tombé et s'est noyé dans son bain. «La page de James a été aussitôt bombardée de témoignages. Ses parents y ont trouvé un immense réconfort: tout à coup, ils apprenaient plein de choses qu'ils auraient ignorées sinon. Et leur fils se mettait à revivre», raconte son vieil ami

photographe Brad Patton, que *La Presse* a joint en Caroline du Sud. D'autres entretiennent une tombe virtuelle pour mieux défendre une cause: recherche sur le cancer ou le sida, prévention du suicide, sécurité routière... Les passionnés de généalogie optent quant à eux pour les sites consacrés à des familles précises ou offrant l'image de vraies pierres tombales, photographiées partout dans le monde.

Rivées à leur ordinateur, des veuves ont l'impression de retrouver leur mari, comme Demi Moore dans le film hollywoodien *Ghost*. Des mères éplorées continuent de mater leur enfant.

Et les vivants ont soudain le loisir de faire cette curieuse promesse: «J'irai naviguer sur vos tombes...»

QUELQUES CIMETIÈRES VIRTUELS

- QUÉBÉCOIS**
www.urgelbourg.com/mausolee/mausolee_menu.asp
- AMÉRICAINS**
www.americanMemorials.com
virtual-memorials.com
www.ecemetery.org
www.memoriallink.com
- MONÉGASQUE**
www.athanee.mc/ (espace du souvenir)
- JAPONAIS**
www.kanjizai.com/cenotap/index/index.html
- BRITANNIQUE**
inmemoryof.co.uk
- FRANÇAIS**
www.lecimetièrre.net

PLACE AUX « McFUNÉRAILLES » : DU PRÊT-À-MOURIR VITE FAIT

Certains morts disparaissent sans laisser la moindre trace de leur passage sur terre. D'autres, après des *McFunérailles* aussi rapidement expédiées que les hamburgers de la célèbre chaîne. À moins qu'ils ne se soient concocté d'avance une fin spectaculaire. Car, en 2005, il existe au moins autant de façons de mourir que de façons de vivre.

MARIE-CLAUDE MALBOEUF ET SYLVIE SAINT-JACQUES

Mêlées à des feux d'artifice, les cendres de l'écrivain américain Hunter S. Thompson ont explosé en gerbes multicolores l'été dernier dans le ciel d'Aspen, au Colorado. Ainsi en avait décidé l'auteur de *Fear and Loathing in Las Vegas* avant de se tirer une balle dans la tête.

Avant lui, le créateur de la série télévisée *Star Trek* avait fait propulser ses cendres en orbite par une compagnie de Houston.

Mais nul besoin d'être américain, ni même d'être célèbre, pour vivre une mort surprenante. «Aujourd'hui, tout est possible. Les gens réclament des cercueils en forme de guitare, de planche à roulettes ou de tire-bouchon», dit Jean-Jacques Lavoie, qui dirige la revue *Frontières* du Centre d'études sur la mort et le deuil de l'UQAM.

Qu'ils demandent à être enterrés avec leurs bâtons de golf ou que leurs cendres soient déposées dans le ventre de leur Harley-Davidson, les baby-boomers sont de plus en plus nombreux à planifier leur mort dans les moindres détails, observe aussi l'historien. Après avoir vécu à fond, en s'exprimant et en faisant fi des traditions, les 50-60 ans espèrent mourir de la même manière, dit-il. Chez Alfred Dallaire, une vidéaste recueille ainsi les souvenirs et met en scène les mémoires du défunt. «Avant,

c'était du préfabriqué, tout était dirigé par le curé, rappelle M. Lavoie. Mais c'était un carcan dans lequel plusieurs ne se reconnaissaient pas. On assiste donc à un renversement complet. L'industrie ne s'adapte plus à l'Église: c'est l'Église qui est à la remorque de l'industrie. S'il y a un prêtre, il est embauché par le salon et repart.»

Tout réinventer présente toutefois des périls. «J'ai déjà vu des gens scandalisés de la façon dont la cérémonie s'était déroulée, au point d'en refaire entre eux une deuxième», raconte M. Lavoie. C'est le danger du narcissisme. Il ne faut pas oublier que le rite n'est pas là pour le mort, mais pour les survivants, qui ont un deuil à vivre.»

Plus de trace

En voulant disperser les cendres de son mari dans un lac, tel qu'il le désirait, une femme a vu le vent rabattre le contenu de l'urne dans ses cheveux. «Traumatisée à vie, elle n'a jamais été capable de surmonter son deuil», relate la porte-parole de la Corporation des thanatologues du Québec, Nathalie Samson.

Autre danger: tout balayer. «Au début, le grand frère amène l'urne dans son salon et s'en sert comme appuie-livres. Mais après trois ou cinq ans, on voit les cendres aboutir aux toilettes ou dans le

EN VOULANT DISPERSER LES CENDRES DE SON MARI DANS UN LAC, TEL QU'IL LE DÉSIRAIT, UNE FEMME A VU LE VENT RABATTRE LE CONTENU DE L'URNE DANS SES CHEVEUX. TRAUMATISÉE À VIE, ELLE N'A JAMAIS ÉTÉ CAPABLE DE SURMONTER SON DEUIL.



gens n'ont plus aucun endroit où aller voir le mort. Il n'en reste plus la moindre trace.»

De plus en plus, les funérailles elles-mêmes sont presque éliminées. «Les gens ont des vies trépidantes. Ils n'ont pas le temps de faire quoi que ce soit d'autre que des *McFunérailles*, commente M. Lavoie. Certains optent même pour le direct au four: directement après la morgue, c'est la crémation.»

Un aspect curatif

Chez Magnus Poirier, les défunts sont souvent exposés une seule journée, le samedi ou le dimanche, soit trois fois moins longtemps que jadis. Et souvent, seule la famille se déplace. «Plusieurs clients nous demandent de ne pas voir le mort. D'autres pensent que la souffrance sera moindre si l'événement est court», confirme le président de l'entreprise, Marc Poirier. Dans les faits, c'est une erreur, dit-il, puisque les échanges ont un aspect curatif et aident le retour à la vie normale.

Spécialiste des rapports entre le vivant et la mort, l'anthropologue Luce Des Aulniers croit que l'industrie n'a pas fini d'évoluer. «Je ne pense pas qu'il faille revenir aux croyances d'autrefois», dit-elle. Mais si on veut lui donner un sens, il faut trouver un cadre plus large dans lequel déposer l'événement de la mort.»

DOSSIER / TOURNÉE D'ADIEU

DOSSIER / TOURNÉE D'ADIEU

UNE AGONIE PLUS COURTE MAIS PLUS DRAMATIQUE

Les derniers moments deviennent une catastrophe pour l'entourage



FRANÇOIS BERGER

À cette époque où le temps presse, celui de mourir, ne doit pas traîner en longueur!

L'agonie n'est plus ce qu'elle était. Paradoxalement, en prolongeant la vie des malades grâce aux traitements médicaux tardifs et intensifs qui ralentissent la progression du cancer, notamment, et retardent le moment du décès, on a raccourci la durée de l'agonie. Tandis que les mourants passaient en moyenne un mois aux soins palliatifs, il y a 10 ans, ils n'y restent plus que deux semaines aujourd'hui.

La médecine actuelle allonge la phase de lutte contre la maladie, au cours de laquelle le malade et son entourage évitent d'envisager la mort, dit le docteur Bernard Lapointe, chef des soins palliatifs à l'Hôpital général juif de Montréal et professeur associé de médecine à l'Université McGill. La période préparatoire au décès est pratiquement escamotée et la phase terminale arrive «comme une catastrophe», explique le docteur Lapointe.

Les soins palliatifs consistent en grande partie aujourd'hui à «gérer des crises», dit encore le docteur Lapointe. «Après trois jours, les gens pensent: *Ça va tu finir?* ».

Les besoins en soins palliatifs augmentent sans cesse, de l'ordre de 5% par année, étant donné le vieillissement de la population,

tandis que les ressources ne suivent pas. Seulement 15% des mourants nécessitant des soins de fin de vie en obtiennent.

Une agonie ou un décès peut chambarder la vie de nombreuses personnes. En moyenne, cinq autres personnes voient leur bien-être immédiat affecté par le décès de quelqu'un, selon l'Association canadienne de soins palliatifs. Cela crée une pression sociale.

Les proches d'un agonisant s'informent aujourd'hui plus souvent sur l'euthanasie, sur l'arrêt d'un traitement ou une forme ou une autre d'intervention médicale pouvant abrégé les jours du mourant. Les gens ont leurs occupations, et la pression sociale est telle qu'on se dit: «Autant en finir au plus tôt», renchérit Luce Des Aulniers, sociologue de la mort à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

Une recherche récente en psychologie menée par Isabelle Marcoux, également de l'UQAM, a montré que près des trois quarts des Québécois trouvent «acceptable» l'euthanasie, particulièrement l'arrêt de traitement, ce qu'on décrit parfois comme l'euthanasie passive. Les baby-boomers y sont les plus favorables.

Le recours à l'euthanasie en fin de vie reste un terrain glissant. Même le «testament biologique», par lequel une personne dicte le type de traitements qu'elle désire ou refuse pour le moment futur de son agonie, peut être sujet à caution.

La recherche de M^{me} Marcoux a montré qu'aux Pays-Bas, où l'euthanasie doit légalement faire l'objet d'une requête formelle (de la part du futur mort),

un requérant sur sept change d'idée en cours de route.

Mourir chez soi

De nombreux experts avaient prédit que le développement des soins de fin de vie allait permettre à plus de gens de passer leurs derniers moments chez eux, dans un environnement familial et entourés de leurs proches. D'ailleurs, les gens veulent mourir à la maison, montrent toutes les enquêtes.

Mais il y a loin du souhait à sa réalisation. S'occuper d'une personne mourante à la maison n'est pas une sinécure: il faut en moyenne y consacrer 54 heures par semaine, et la majorité des gens estiment qu'ils ne le peuvent tout simplement pas, ne serait-ce qu'en raison de leur emploi.

Plutôt que d'augmenter, l'agonie à domicile diminue. Selon l'Institut de la statistique du Québec, seulement 8,5% des mourants ont, l'an dernier, rendu l'âme à domicile, terme qui inclut les résidences privées pour personnes âgées. En 1987, il s'agissait de 13,2%. Donc, neuf fois sur 10, la «grande sortie» a lieu à l'hôpital.

Le Québec est un «champion de la mort en institution», dit le docteur Bernard Lapointe, de l'Hôpital général juif de Montréal. Les soins aux mourants à domicile «n'ont pas un financement adéquat au Québec, où le recours à la médecine institutionnelle est plus répandu qu'ailleurs au pays», note-t-il. Ainsi, 42% des malades d'un cancer en phase terminale (les deux dernières semaines de vie) visitent les urgences d'un hôpital au Québec, comparativement à seulement 28% en Ontario, selon l'Institut national de santé publique.

LA MORT IMPOSÉE

Il peut en coûter cher de mourir! À sa mort, une personne est réputée avoir «vendu» tous ses biens à la valeur marchande le jour du décès. Plusieurs gouvernements taxent alors ces actifs, le plus gourmand étant celui du Japon qui va gober jusqu'à 70% des avoirs du trépassé. Le fisc des États-Unis en prélève jusqu'à 48%, et la loi américaine prévoit qu'un transfert d'avoirs réalisé avant le décès (un cadeau aux enfants, par exemple) sera lui aussi imposé. En général, les pays qui prélèvent une taxe sur les successions le font à hauteur de 30%, selon une étude de l'American Council for Capital Formation. Le Canada n'a pas d'impôt successoral, pas plus que le Québec, qui l'a aboli en 1985.

MORT OU VIF?

FRANÇOIS BERGER

La respiration a cessé, il n'y a pas de pupilles, les pupilles des yeux ne se contractent plus à la lumière vive. Voilà les signes cliniques de la mort. L'encéphalogramme est tout à fait plat...

Mort cérébrale, mort dinique, mort tout court, le décès est «un état dont on ne revient pas», résume le docteur Jean Rodrigue, de la Fédération des médecins omnipraticiens du Québec.

C'est un médecin qui constate officiellement le décès, dans la grande majorité des cas. C'est lui qui remplit le formulaire autorisant l'inscription du décès au registre de l'état civil et établissant les causes de la mort.

Les Québécois meurent avant tout du cancer (du poumon au premier rang), de maladies cardiaques (infarctus du myocarde surtout), de problèmes respiratoires (bronchite et asthme principalement) et de traumatismes ou accidents, parmi

lesquels le suicide occupe la première place. Avec le vieillissement de la population, le cancer s'est hissé, depuis la fin des années 90, tout en haut de la liste des causes de décès.

Mais, car il y a un «mais», quand on est mort, l'est-on vraiment? Un doute persiste. Et si la personne humaine était «plus» que son corps? se demandent plusieurs, qu'ils soient spécialistes, moines ou quidams.

Certains parlent de «post-humanité», impliquant une survie de la «conscience» ou de l'«esprit».

Le Network for the Definition of Death, un regroupement international de sommités en médecine, en

biologie, en bioéthique et en philosophie, publie de nombreux ouvrages sur la question, dont ceux du médecin cubain Calixto Machado, selon qui la conscience, dont le siège se trouve dans le cerveau (notamment dans le cortex cérébral), doit devenir LA définition ultime de l'existence humaine. La conscience est un état nerveux de vigilance et de réceptivité aux signaux provenant de l'environnement interne et externe.

Le docteur Machado a imaginé un être humain dont on aurait remplacé, au fil des ans et des maladies, tous les organes, les poumons, le coeur, l'estomac, les membres, etc. Des caméras

électroniques remplacent les yeux, des oreilles numériques assurent l'ouïe. À terme, ce corps est entièrement électromécanique. Reste le cerveau, dont des parties comme le tronc cérébral, le thalamus, l'épiphyse et l'hypothalamus ont été remplacées par des systèmes artificiels, permettant toujours le fonctionnement du cortex cérébral. Un tel être serait bel et bien humain et en vie, puisqu'il serait doté de conscience et aurait conservé sa mémoire!

Pour ce scientifique, seule la perte irréversible de l'état de conscience est synonyme de décès. La mort du corps ne suffit pas!

SOINS PALLIATIFS?

Voici la définition qu'en donne l'Association canadienne de soins palliatifs (ACSP):

« Les soins palliatifs visent à soulager les souffrances et à améliorer la qualité de vie des personnes qui sont à un stade avancé de leur maladie ou en fin de vie. Le but de ces soins est d'assurer le confort et la dignité du malade, et de promouvoir la meilleure qualité de vie pour cette personne. Le soulagement de la douleur et des symptômes pénibles est un objectif primordial. Les soins palliatifs sont conçus pour répondre non seulement aux besoins physiques, mais aussi psychologiques, sociaux, culturels, émotionnels et spirituels. »



PHOTO: J.B. FORBES, AP

Michel et Louise partiront ensemble

FRANÇOIS BERGER

Appelons-les Michel et Louise. Ils ne se sont peut-être jamais vus, et pourtant ils ont toujours tout fait ensemble. Nés en même temps, ils ont partagé les bancs d'école, leurs rêves, ils se sont mariés à la même époque, ont acheté leurs maisons et ont même divorcé à l'unisson, ils ont travaillé côte à côte et s'approprient à prendre leur retraite simultanément. Ils vont aussi faire ensemble, ou quasiment ensemble, l'ultime voyage, celui de la mort.

Michel et Louise — les deux prénoms les plus portés par les hommes et les femmes du Québec — sont les prototypes de la génération issue du baby-boom, la grande vague des naissances qui a suivi la fin de la Deuxième Guerre mondiale et a constitué le plus

important groupe humain de l'histoire récente.

Les baby-boomers constituent un véritable phénomène de masse: ils composent aujourd'hui le tiers de la population québécoise, un gros poids démographique qui continuera de peser lourd sur la société, notamment dans les soins de santé prodigués aux personnes âgées. Leur disparition en masse, qui commencera à se faire sentir de manière notable dans une dizaine d'années, va aussi créer un grand creux à cause des enfants qu'ils n'ont pas eus.

Selon l'Institut de la statistique du Québec, le «point de rupture» dans la démographie québécoise — le moment où les décès surpasseront les naissances en nombre — pourrait survenir aussi tôt dès 2009. C'est dans quatre ans

seulement. Mais le scénario le plus probable situe le «grand basculement» au cours des années 2020, avec chaque année quelque 70 000 nouveau-nés et un peu plus de défunts. Par la suite, ce sera l'hécatombe: plus de 100 000 morts par année vers 2040, mais seulement 60 000 naissances, soit 10 morts pour six naissances. L'immigration ne parviendra vraisemblablement pas à combler le fossé.

Actuellement, il y a 13 naissances pour 10 morts. Les trois quarts des décès surviennent après l'âge de 65 ans. Les femmes vivent en moyenne cinq ans de plus que les hommes, soit 82 ans comparativement à 77 ans. Michel et Louise ne partiront donc pas tout à fait ensemble, mais peu s'en faut.

Le Québec est relativement en avance, pour ainsi dire, sur le

LE «POINT DE RUPTURE» DANS LA DÉMOGRAPHIE QUÉBÉCOISE — LE MOMENT OÙ LES DÉCÈS SURPASSERONT LES NAISSANCES EN NOMBRE — POURRAIT SURVENIR DÈS 2009.

chemin de l'éternité, puisque sa population vieillit à un rythme accéléré. Il faudra une trentaine d'années au Québec pour voir ses personnes âgées passer de 12% à 24% de la population, 10 ans de moins que dans le reste du Canada, 15 ans de moins qu'en Italie, de 30 à 35 ans de moins qu'en Allemagne ou en France.

Après le baby-boom, voici donc venu le «dead-boom»! De 7,5 millions actuellement, la population totale du Québec ne devrait pas dépasser un sommet de 8,1 millions

d'ici 25 ans, pour décliner ensuite inexorablement.

Mince consolation: les salons funéraires feront de très bonnes affaires! Les derniers chiffres disponibles font état de revenus de 279 millions de dollars pour les salons funéraires du Québec en 2003, soit un peu plus de 5000\$ par décès, en moyenne. Dans l'ensemble du Canada, il s'agit de près de 1,5 milliard, ou 6200\$ par défunt. Entre 2000 et 2003, le coût moyen des funérailles a augmenté de 13,6% au pays, deux fois plus vite que l'inflation.



La civilisation du déni

FRANÇOIS BERGER

«On a atteint le sommet!» Luce Des Aulniers est formelle: jamais dans l'histoire de l'humanité n'a-t-on autant qu'aujourd'hui dénié la mort. «On fait comme si elle n'existait pas», dit l'anthropologue qui a créé il y a 25 ans le programme d'études sur la mort de l'Université du Québec à Montréal.

«On n'a plus le sentiment d'être mortel», dit-elle, devant la panoplie de supposés moyens de déjouer la fatalité, du clonage aux manipulations génétiques en passant par les autres technologies nouvelles jusqu'à la cryogénéisation (conservation des

cadavres en vue d'une réanimation future). Nous avons «le fantasme d'être éternellement réparés».

Pourtant, on parle beaucoup de la mort, on y réfléchit de plus en plus, ajoute M^{me} Des Aulniers. Au cinéma, des films traitent de la mort sont primés aux deux ans, en moyenne, dans les grands festivals du cinéma depuis une décennie.

Lorsqu'on admet complètement la réalité de la mort — de notre propre mort éventuelle —, on ressent encore le besoin de se rassurer, poursuit la professeure, en se tournant vers, par exemple, ce qu'on a appelé les «expériences de mort imminente» (EMI) avec

leur imagerie du tunnel, de la lumière annonciatrice d'un au-delà. Les recherches scientifiques ont cependant montré que ces expériences de décoloration seraient d'origine neurologique. Il peut s'agir, note M^{me} Des Aulniers, d'un mécanisme de défense, d'une fantaisie inscrite dans l'inconscient collectif.

La crémation des dépouilles — désormais le principal moyen de disposition des corps au Québec — participe aussi du déni, selon le professeur de grandes religions Jean-Jacques Lavoie, directeur de la revue *Frontières*, dont le sujet unique est la mort.

Dans notre société où règne le culte du corps beau et jeune, et où l'on ne porte guère plus les signes du deuil, la crémation des morts assure «une disparition totale, radicale et vite faite», dit-il. Il signale que la crémation des corps ne revêt pas au Québec le caractère rituel et sacré que l'on retrouve en Inde, par exemple. En somme, il s'agit ici de se débarrasser des dépouilles,

confiées à quelques parents ou proches — une «privatisation sans précédent de la mort», note M. Lavoie.

En Ontario, on assimile même les cadavres à des déchets, puisque la réglementation y oblige les salons funéraires à s'enregistrer «à titre de producteurs auprès d'une entreprise d'élimination des déchets», stipule un document de Statistique Canada sur les services funéraires.

Dans un autre registre, la sociologue Luce Des Aulniers souligne que la mort demeure quelque chose d'intolérable, mais que la reconnaissance du destin doit constituer «une tentative d'intégration de la mort dans notre vie».

DOSSIER / TOURNÉE D'ADIEU

Vous voulez réagir à notre dossier sur la mort? Écrivez-nous à forum@lapresse.ca

QUEL MAIRE POUR MONTRÉAL ?

Dimanche prochain, les Montréalais éliront un maire pour la ville qui a finalement émergé des fusions et des défusions. Quel candidat choisiront-ils ? Gérald Tremblay, longtemps décrit comme un technocrate ennuyeux, mais qui a surpris tout le monde en revêtant sa cape de « super maire » pour sauver le Grand Prix, les championnats de la FINA et l'hôpital des Shriners ? Ou Pierre Bourque, l'éternel jardinier, politicien coriace mais insaisissable, que certains appellent encore monsieur le maire ? Derrière chaque personnage se cache un homme que nous vous présentons aujourd'hui. Sans oublier Richard Bergeron, l'*outsider* vert.

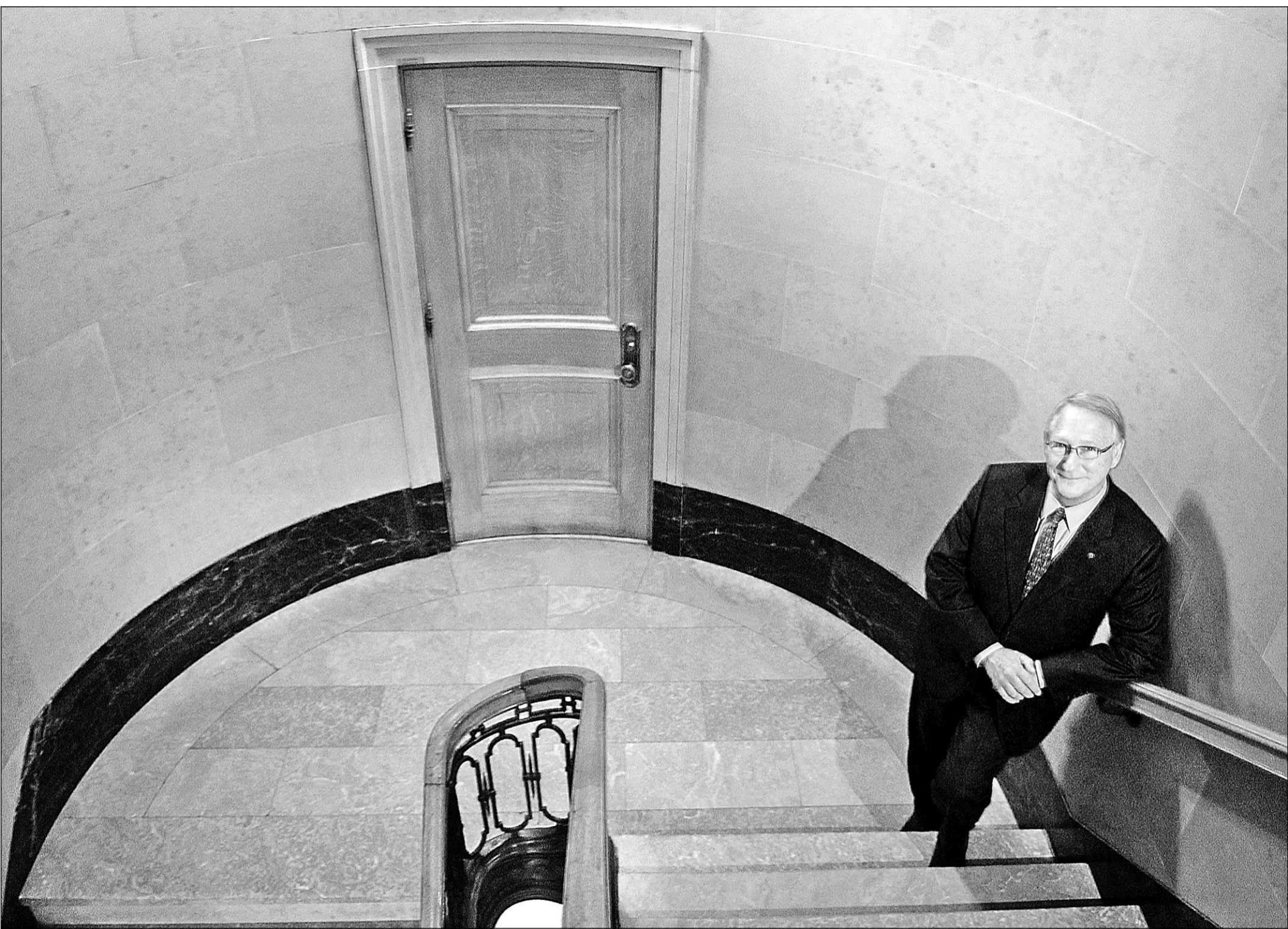


PHOTO IVANOVA DEMERS, LA PRESSE ©

Gérald Tremblay à l'hôtel de ville. L'image du technocrate sans éclat commence à s'estomper.

GÉRALD TREMBLAY

Le maire hyperactif



NATHALIE COLLARD

Il n'y a pas si longtemps, il suffisait de prononcer le nom de Gérald Tremblay pour provoquer chez votre interlocuteur un bâillement à décrocher les mâchoires. L'image de technocrate sans éclat lui collait à la peau comme un tatouage sur l'avant-bras d'un motard. Or cette image commence à s'estomper.

Non que Gérald Tremblay ait vraiment changé. Il peut toujours vous entretenir de grappes industrielles ou de déficit actuariel et ce, sur le même ton enthousiaste d'un enfant qui vous parlerait du dernier *Harry Potter*. L'homme de 63 ans est un politicien sérieux, studieux et bourreau de travail, et il ne changera pas. Mais avec les années, il est devenu plus sympathique. Étonnamment, cette image plus chaleureuse n'est pas le travail machiavéliques de faiseurs d'images, mais plutôt l'oeuvre des « méchants » médias qu'il évitait au début de son mandat.

Sauvetages

En effet, c'est beaucoup grâce à deux émissions de télévision, *Infoman* et *Gérard D. Laflaque*, que la perception des Montréalais a changé à l'endroit du maire. « Quand je vais dans les parcs, les enfants me sautent dessus et me demandent des autographes, raconte Gérald Tremblay en riant. Ils reconnaissent le personnage dessiné par Chapeau. »

Les chroniques rigolotes de M.

le maire aux côtés de l'animateur déjanté Jean-René Dufort ont également contribué à le rendre plus accessible. « C'est bien simple, observe l'animateur d'*Infoman*, quand on est ensemble, on est deux *ti-culs* de 4 ans. C'est même lui qui me propose des sujets de chronique. Si j'avais senti que c'était feint de sa part, j'aurais arrêté. Mais le bonhomme espiègle que vous voyez à la télé, c'est lui. »

Si on ajoute à cela les sauvetages in extremis du Grand Prix, des championnats de la FINA et de l'hôpital des Shriners, on peut dire qu'au cours des quatre dernières années, les Montréalais ont appris à connaître, et à apprécier, ce maire aux allures de boy-scout.

« Je n'aime pas le désordre, reconnaît Gérald Tremblay. Il n'y a pas beaucoup de dossiers sur ma table, mais il y en a beaucoup là-dedans », ajoute-t-il en montrant son front du doigt.

Malgré cette apparente familiarité, Gérald Tremblay considère toujours son rôle avec beaucoup de respect. Le bureau qu'il a choisi en impose d'ailleurs aux visiteurs. Lorsqu'il a été élu, en 2001, l'ancien ministre libéral s'est installé au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville, dans le bureau autrefois occupé par Jean Drapeau. Dès le premier coup d'oeil, on est frappé par l'absence de classeur et de dossiers dans cette pièce immense aux murs ornés de boiseries. À part une chemise de carton, la surface du bureau du maire est libre. « Je n'aime pas le désordre, reconnaît Gérald Tremblay. Il n'y a pas beaucoup de dossiers sur ma table, mais il y en a beau-

coup là-dedans », ajoute-t-il en montrant son front du doigt.

Les petits papiers

« C'est un être rigoureux, confirme Florence Junca-Adenot, ex-PDG de l'Agence métropolitaine de transport (ATM), aujourd'hui professeure à l'UQAM. On ne lui passe pas de dossiers qui ne sont pas documentés. Il lit pas mal tout. Alors mieux vaut être préparé, sinon il voit tout de suite la faille. »

Depuis le début de la campagne — après avoir mal défendu son slogan « GO Montréal » —, Gérald Tremblay cause maintenant de nids-de-poule et de propriété. Mais ce sont les grandes orientations de la ville aux plans national, international,

la politique, mais c'est un être tenace. Quand il y a péril en la demeure, on l'a vu, il agit vite et bien pour sauver les intérêts supérieurs de sa ville. De plus, c'est un maire très accessible. On peut l'appeler à 7 h 30 le matin et il rappellera dans la journée. Si vous avez un problème, il fera tout ce qui est en son pouvoir pour vous aider. »

Cette grande disponibilité cacherait-elle une tendance obsessionnelle à vouloir tout gérer ? En effet, le grand tiroir du bureau du maire renferme des documents surprenants : des bouts de papier sur lesquels sont inscrits les noms et numéros de téléphone de citoyens ordinaires ainsi que quelques mots griffonnés en vitesse : poubelle oubliée, puisard défectueux, panneau de signalisation inadéquat... « Pour être en politique municipale, il faut aimer les gens, explique le maire Tremblay. En anglais on dit : *Care about people*. La meilleure façon, c'est de les écouter. Quand je n'ai pas le temps, je leur dis : *Écrivez-moi ça sur un bout de papier*. Quand je les rappelle pour leur demander si le problème a été réglé, ils sont tout surpris. Je leur réponds : *Vous êtes mes yeux et mes oreilles. S'il y a quelque chose qui ne fait pas votre affaire, vous m'appellez.* »

Pas de doute, Gérald Tremblay est M. le maire à 110 %. Et plus les jours passent, moins il a de temps pour faire autre chose. « Je suis très heureux et privilégié de faire ce que je fais. La dernière chose qui me passerait par la tête, c'est de prendre ma retraite. Frapper une petite balle blanche pendant cinq heures, je ne serais pas capable... Mais je trouve très difficile

63 ans :

Marié, père de deux enfants :

Ses héros : Ghandi, le général de Gaulle :

Le livre qu'il voudrait écrire : « Je ramasse tout. J'ai des caisses et des caisses de livres et de dossiers. J'ai des choses à dire et, en politique, ce n'est pas toujours évident de tout dire. Vous lirez ça un jour... »

de ne pas avoir le temps de prendre mes distances face à l'exercice du pouvoir. Faut croire que je suis un petit peu déséquilibré... Mais je ne suis pas malheureux et je ne rends pas les gens autour de moi malheureux. Quand Suzanne, mon épouse, sent que je deviens impatient, elle me dit : *C'est le temps de partir au chalet.* »

M. le maire ne fait pas de yoga pour se détendre, mais la spiritualité occupe une place importante dans sa vie. Il a déjà raconté au magazine *L'actualité* qu'il avait lui-même construit une chapelle sur ses terres, à Saint-Hippolyte. Il n'hésite pas à dire qu'il est pratiquant. « C'est certain qu'il y a quelqu'un qui m'accompagne dans ce que je fais, dit-il. Je ne suis pas tout seul, c'est impossible. » Celui pour qui le moment le plus sombre de sa carrière aura été les années passées dans l'opposition à Québec — « parce que j'avais l'impression de gaspiller les meilleures années de ma vie » — estime que son plus grand échec serait de se retrouver au crépuscule de sa vie et de se dire : « J'aurais pu faire une différence et je ne l'ai pas faite. » Reste à voir si les Montréalais lui accorderont cette chance une seconde fois.

QUEL MAIRE POUR MONTRÉAL ?



PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

Pierre Bourque à l'hôtel de ville. Une ténacité remarquable.

PIERRE BOURQUE

Un candidat persévérant

NATHALIE COLLARD

On l'a baptisé Géranium 1^{er}, notamment parce qu'il partage avec cette plante rustique qui orne les balcons montréalais une ténacité remarquable. Mais Pierre Bourque est plus complexe que le *Pelargonium*, si résistant aux intempéries. Comme l'orchidée qui orne toujours son bureau, l'ex-maire de Montréal a une personnalité qui comporte plusieurs facettes.

On dit de lui qu'il est flou, détaché du monde, autocrate et solitaire... Et pourtant, il a réussi à diriger le Jardin botanique avec succès. Son passage à la mairie, par contre, lui a valu un bilan plus nuancé.

Au fond, il existe deux Pierre Bourque : celui des médias, très critiqué et souvent ridiculisé, et l'autre, aimé et respecté d'une partie de l'électorat montréalais, en particulier des communautés culturelles, qu'il courtise avec beaucoup d'ardeur.

Cette année, il revient à la charge avec une équipe composée en majorité d'inconnus. Un esprit cynique pourrait en conclure qu'il est incapable d'attirer des candidats prestigieux, mais Pierre Bour-

que ne le voit pas ainsi. « Il faut préparer la relève, transmettre des valeurs, dit-il. Je prends beaucoup de risques en m'entourant de gens qui débutent, mais je suis content. J'ai donné beaucoup de chances à des gens d'émerger en politique, j'en suis très fier. Les jeunes ont besoin d'un exemple de sagesse, d'un modèle. Ce n'est pas toujours facile, on n'est pas parfait. »

Contrairement à son adversaire Gérald Tremblay, Pierre Bourque n'est pas le chouchou d'une émis-

sion humoristique. Par contre, le caricaturiste sonore de l'émission *C'est bien meilleur le matin*, Pierre Verville, en fait une imitation hilarante. Avec la voix chevrotante qui dérape à la fin de ses phrases, le Bourque de Verville est tout à fait imbattable.

Au fond, il existe deux Pierre Bourque : celui des médias, très critiqué et souvent ridiculisé, et l'autre, aimé et respecté d'une partie de l'électorat montréalais, en particulier des communautés culturelles qu'il courtise avec beaucoup d'ardeur.

Est-ce parce qu'il regarde rarement son interlocuteur dans les yeux que Pierre Bourque donne

l'impression d'être insaisissable ? Son ami et proche conseiller, Denis Gauthier (qui est aussi vice-président du parti Vision Montréal), le décrit comme « un homme timide, plutôt renfermé ». Mais sous ses dehors évanescents, Pierre Bourque reste un homme déterminé. « On se connaît depuis l'enfance, nos deux pères ont travaillé aux côtés de Jean Drapeau, poursuit cet ancien jésuite qui a également été

éditeur du *Journal de Montréal* de 1970 à 1975. Un jour, Pierre Péla-deau m'a demandé : *A-t-il des couilles, ton ami ?* Je lui ai répondu : Pierre est un gars capable. Quand il a une idée, il fonce. C'est un gars d'action. »

Ce n'est toutefois pas l'homme d'action que les Montréalais ont vu au cours des quatre dernières

années. Le principal intéressé qualifie son passage dans l'opposition de frustrant. « Je n'ai pas été un bon chef de l'opposition », admet-il. En revanche, il dit avoir profité de cette période pour refaire ses forces. Comme à peu près tous les politiciens de la planète, il a étudié *L'Art de la guerre*, de Sun Tzu. « Je suis bien préparé mentalement et psychologiquement, dit-il. Je suis convaincu que je vais gagner. »

La constance du jardinier

Ce petit gars de Rosemont — c'est ainsi qu'il se décrit — a été profondément marqué par son éducation chez les jésuites et ses études universitaires en Belgique. « L'Europe a changé ma vie, lance-t-il. Au départ, j'étais un littéraire. Les jésuites m'ont donné une base humaniste. En Europe, il a fallu que je devienne un scientifique. C'est l'amour de la nature qui m'a aidé : la nature apprivoisée, l'horticulture. » On connaît la suite : Expo 67, le Jardin botanique. D'où l'étiquette de « jardinier » qui lui a tout de suite collé à la peau, au grand dam des conseillers en image qui l'entouraient. « Au départ, mon but était d'humaniser la ville par la nature. Quand je suis venu en politique, j'étais un peu naïf — je le suis encore — et j'avais lancé l'idée de faire de Montréal un grand jardin. Les gens qui m'entouraient ont dit : il est fou. Après ça, je ne pouvais plus porter de vert, pas de cravate verte, pas de veston vert. Ils étaient traumatisés par le fait qu'on me prenne pour un jardinier... »

« C'est vrai que je suis difficilement *encadrable* par les machines de communication, ajoute Pierre Bourque. Je ne suis pas un politicien traditionnel et je ne le serai jamais. »

Assez jaloux de sa vie personnelle, il est toutefois sorti de sa réserve habituelle l'été dernier lorsqu'il a marié sa fille. Les images de la célébration ont été publiées dans l'hebdomadaire *La Se-*

63 ans :
Père de deux enfants, grand-père de deux petits-enfants ;
Des personnalités qu'il admire : Félix Leclerc, Frédéric Back, Fernand Dansereau ;
Sa règle de vie : « J'ai appris des Chinois qu'il faut se lever tôt, se coucher tôt, bien manger, faire une heure d'exercice et ne jamais se fâcher. »

maine. « Ça a eu beaucoup d'impact médiatique au Québec, reconnaît-il. Les gens m'en ont beaucoup parlé. Le grand public était content de voir des images de ma famille : mes frères, mes sœurs, mes petits-enfants... »

Depuis quelques années, en plus de la ville, de la nature et des affaires internationales, Pierre Bourque s'est découvert un nouvel intérêt : être grand-père. « Cela a changé ma vie. J'avais lu *L'Art d'être grand-père*, de Victor Hugo, quand j'étais plus jeune. Je le relis différemment aujourd'hui. Dès que les enfants se mettent à marcher, à s'éveiller, il y a une espèce d'étincelle. Je veux leur faire découvrir ce qui est beau, leur faire visiter Montréal. On a commencé avec les citrouilles, les lanternes, tout ce qui touche l'imaginaire... Après on va aller dans des choses plus cognitives. J'ai déjà tout un plan », dit-il en riant.

Tous les matins, Pierre Bourque pédale ou marche dans les sentiers du Jardin botanique avec son ami et conseiller Denis Gauthier. Ensemble, ils vont s'asseoir dans le jardin japonais ou chinois pour discuter. « On connaît les affinités de Pierre avec la Chine, mais je vous dirais qu'il applique vraiment la philosophie bouddhiste dans sa vie et son travail. Pour lui, le temps ne compte pas. Le temps qu'il investit dans la ville, il le fait de façon continue. »

Les Montréalais voudront-ils de ce drôle de maire zen une seconde fois ?

Réponse le 6 novembre.

RICHARD BERGERON

Le champion des verts

NATHALIE COLLARD

Le jour de notre entrevue, dans un taxi qui le menait à une réunion, le président du parti Projet Montréal, Richard Bergeron, a mis son orgueil de côté et a carrément demandé au chauffeur : « Me connaissez-vous ? »

Le chauffeur ne le connaissait pas. Par contre, il avait déjà entendu parler de Projet Montréal, au grand soulagement de Richard Bergeron, qui aimerait bien faire élire une douzaine de candidats de son parti le 6 novembre.

Avec son air de professeur de collège privé — veston marine orné de boutons dorés, lunettes à montures métalliques, cheveux

ces de compter des points avec sa vision d'un développement urbain durable et équitable, et son parti pris en faveur du transport

mortel ! aux éditions Les Intouchables.

Responsable des analyses stratégiques à l'Agence métropolitaine de transport (AMT), Richard Bergeron est convaincu que la révolution urbaine passe par le tramway.

« J'ai étudié en architecture, mais je n'avais pas de talent, lance-t-il. Quand j'ai suivi un cours d'urbanisme, ce fut l'illumination. La conception de la ville, c'est ça qui m'intéresse. Et je crois que la solution pour Montréal, c'est le tramway. »

« La conception de la ville, c'est ça qui m'intéresse. Et je crois que la solution pour Montréal, c'est le tramway. »

bien coiffés — le candidat n'a surtout pas l'allure d'un écolo du Plateau. Or c'est avant tout auprès des granos et des verts que Richard Bergeron a le plus de chan-

en commun. Auteur du *Livre noir de l'automobile* — une brique qu'il a rédigée la nuit et les fins de semaine — il vient également de publier *Les Québécois au volant, c'est*

Curieusement, malgré la grogne causée par la hausse des prix de l'essence et les inquiétudes liées au réchauffement climatique, Projet Montréal et son chef demeurent bien discrets.

En fait, Richard Bergeron a autant de chances d'être élu maire que Montréal de devenir une ville piétonne, et pourtant, le quin-quagénaire originaire d'Alma demeure convaincu.

« Pour moi, dit-il, l'élection sera l'occasion de mesurer où les Montréalais en sont rendus dans leur réflexion sur l'automobile. »

DES OH! ET DES BAH!

La chronique ironique qui voit et entend tout... à sa façon

DES CHIFFRES QUI PARLENT

3 Nombre d'années durant lesquelles une mère allemande a conservé au congélateur le corps de son enfant mort pour continuer à toucher les allocations familiales. Les Bougon n'auraient pas fait mieux.

5% Pourcentage d'enfants porteurs du VIH dans le monde qui reçoivent les antirétroviraux dont ils ont besoin. C'est beau, la solidarité.

9,92 Profit, en milliards de dollars, de la pétrolière Exxon au cours du troisième trimestre de l'année. Ça donne envie de faire du vélo.

ICI ET AILLEURS

PAYS-BAS Un peu de normalité ?

Tanja, une Hollandaise de 27 ans qui avait accepté d'accoucher à la télévision dans le cadre de l'émission de télé-réalité *Big Brother* avant d'être rabrouée par un tribunal, n'en peut plus. La pauvre mère en a soupiré d'être harcelée par les autres participants de l'émission — où on peut la voir au quotidien avec son enfant —, qui ne cessent de lui répéter qu'elle est une mauvaise mère. Elle les juge «infantiles» et «manipulateurs». «Je veux profiter de ma maternité, pas ressentir de l'énervement... Je serai heureuse lorsque je serai de retour parmi les gens normaux», a dit Tanja. On serait curieux de savoir ce qu'elle considère comme des «gens normaux».

OTTAWA

En français ?

Pierre Pettigrew, le ministre des Affaires étrangères, lors d'une conférence de presse mardi en présence de la secrétaire d'État américaine, Condoleezza Rice, s'est étonné qu'un journaliste anglophone lui demande de répondre en français à sa question alors que la totalité de la conférence de presse s'était déroulée jusque-là dans la langue de Shakespeare. «Vous m'avez demandé en français ? Vous voulez que je le dise en français ?» a lancé le ministre sur un ton qui annonçait presque l'apoplexie. «Mais alors je peux le dire en français... et en anglais», a-t-il aussitôt enchaîné. Le malheur, pour les télévisions et les radios de langue française qui espéraient un peu de matériel pour leur bulletin du soir, c'est que le chef de la diplomatie a donné le meilleur de sa réponse en anglais. En français ? Franchement !

ILS, ELLES ONT DIT...

Dépendant

«*Je le porte comme une prothèse mammaire!*»

— Le ministre libéral JEAN LAPIERRE, qui expliquait sa dépendance envers son BlackBerry, un appareil de messagerie électronique.



Bucolique

«*Je me suis dit: Va-t-en chez toi cultiver des fleurs avec ta famille et tondre ton gazon à Boucherville. J'ai senti l'urgence de vivre.*»

— L'animateur JOSÉLITO MICHAUD, expliquant sa décision de quitter son travail d'animateur. Boucherville ? L'urgence de vivre ?

Josélito Michaud

PHOTO FOURNIE PAR ROCK DÉTENTE

Discipliné

«*Il m'est arrivé d'y céder de manière passagère. Mais je n'ai jamais eu de liaison régulière, car je n'ai pas laissé le désir sexuel prendre racine.*»

— L'ABBÉ PIERRE, dans un nouveau livre où il avoue avoir eu des relations sexuelles.

Docile

«*Si on me condamnait à la peine de mort, je serais d'accord.*»

— TAVAKKAL KHODJIEV, qui subit un procès avec une quinzaine d'autres meneurs présumés du soulèvement «islamique» survenu en mai dernier en Ouzbékistan. On devine qu'il a été bien préparé par ses geôliers...

EN HAUSSE... EN BAISSÉ



ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

» LES NIDS-DE-POULE

Vous croyez qu'il s'agit de simples trous dans la route ? Non. Il s'agit de LA préoccupation principale des Montréalais, à en croire les candidats à la mairie. Dire qu'on pensait que c'était le prix abusif du café au lait...



ANDREW H. WALKER, GETTY IMAGES

» ELMO

Une personne qui incarnait le populaire personnage de la série *Sesame Street* a été arrêtée et menottée à Los Angeles. Elle harcelait les passants avec qui elle acceptait de poser sur le boulevard Hollywood pour qu'ils lui donnent du pourboire. Même les marionnettes s'en vont chez le yable...

Envoyez vos commentaires et suggestions à ohetbah@lapresse.ca

Avec la collaboration de Jean-François Bégin, Ariane Krol, Agnès Gruda, Marc Thibodeau, Isabelle Hachey, AP et AFP.

Le grand bond en arrière



AGNÈS GRUDA

DES NOUVELLES DU MONDE

agruda@lapresse.ca

Si il souhaite un jour changer de métier, le président de l'Iran, Mahmoud Ahmadinejad, aurait intérêt à écarter la carrière diplomatique. Elle exige un art de la nuance qui ne fait pas partie de ses talents.

«Israël doit être rayé de la carte» a-t-il clamé mercredi devant un groupe d'étudiants iraniens. Puis il a ajouté: «Les dirigeants de la nation musulmane qui reconnaîtront Israël brûle-ront dans les flammes de la colère de leur propre peuple.»

Dès le lendemain, des voix iraniennes ont voulu tempérer les propos du président. «Il n'avait pas l'intention de s'exprimer en des termes aussi durs», a fait valoir l'ambassade iranienne à Moscou. Ce n'est pas tant Israël que le sionisme qu'Ahmadinejad a voué à l'anéantissement, ont noté des diplomates iraniens à Paris.

Mais le président en a remis en répétant mot pour mot ce qu'il avait affirmé la veille. On ne peut être plus clair: Mahmoud Ahmadinejad voulait bien dire ce qu'il a dit.

Surprenant ? Oui et non. Non, parce que de tels propos sont communs en Iran, où les slogans appelant à la mort de l'Amérique et d'Israël font partie du paysage, au même

titre que le tchador et les gardes révolutionnaires.

Ahmadinejad a d'ailleurs largement puisé dans ce carburant pendant sa campagne électorale, en juin dernier. Sauf que l'ancien maire de Téhéran n'est plus un candidat improbable à la présidence de son pays. Il est le président. Et il parle au nom de l'État.

Or, sous le règne de son prédécesseur, Mohammed Khatami, cet État avait peu à peu abandonné sa rhétorique haineuse à l'égard d'Israël. Il y a trois ans, il avait même ouvert la porte à la solution de deux États au Proche-Orient: l'un pour les Palestiniens, l'autre pour les juifs.

La déclaration de Mahmoud Ahmadinejad balaie tous ces progrès. C'est un grand bond en arrière, d'autant plus inquiétant qu'il est indissociable des velléités nucléaires nourries par le jeune président iranien.

«Pouvez-vous imaginer qu'un tel État, affichant une telle attitude, puisse posséder l'arme nucléaire?» s'est inquiété Tony Blair, exprimant le malaise suscité dans les grandes capitales par les déclarations d'Ahmadinejad.

////////

La déclaration d'Ahmadinejad est inquiétante, mais elle est aussi... incompréhensible. Pourquoi maintenant ?

Il y a un mois, l'Iran se faisait semoncer par l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) pour ses ambitions nucléaires. Téhéran a jusqu'à fin novembre pour montrer

«**Pouvez-vous imaginer qu'un tel État, affichant une telle attitude, puisse posséder l'arme nucléaire ?**»

patte blanche. Sinon, c'est toute la machine à sanctions de l'ONU qui se mettra en branle.

Pour l'Iran, ce n'est vraiment pas le moment de jeter de l'huile sur le feu et de mettre tout le monde dans l'embarras, y compris ses alliés, telle la Russie.

Quelle mouche l'a donc piqué pour qu'il se tire ainsi dans le pied? Les experts se perdent en conjectures. Certains font valoir que son discours était destiné à un public interne, aux jeunes qui composent plus de

L'IRAN EN UN COUP D'OEIL

» Nombre d'habitants
68 millions

» Proportion des jeunes de moins de 14 ans
27%

» Proportion d'Iraniens de 25 ans et moins
plus de 50%

» Proportion d'Iraniens vivant sous le seuil de la pauvreté
40%

la moitié de la population du pays. Des jeunes qui ne voient pas d'un bon oeil le resserrement religieux imposé à l'Iran et qui se butent au chômage et à la pauvreté. Rien de tel pour déboucher un horizon fermé que de lancer un appel à la haine sur le terrain le plus propice...

D'autres rappellent que, en Iran, le pouvoir présidentiel est limité et qu'il se heurte à celui des religieux regroupés autour du guide suprême, l'ayatollah Al Khomeini. Craignant le caractère impétueux du jeune président, ceux-ci l'auraient déjà mis un peu sous tutelle, en redistribuant les cartes du pouvoir. Blessé, Ahmadinejad se rebiffe.

La déclaration du président peut être aussi lue à la lumière d'un contexte géopolitique changeant, analyse le politologue québécois Sami Aoun. Il y a le régime syrien, affaibli par l'enquête sur l'assassinat de l'ex-premier ministre libanais, Rafic Hariri. Du coup, le Hezbollah, mouvement armé chiite soutenu par Téhéran et Damas, perd des plumes lui aussi. Le président iranien aurait joué la carte anti-israélienne pour lui donner un coup de pouce.

Mais il y a aussi une autre hypothèse: le président Ahmadinejad, conservateur aux idées arrêtées, ne comprend peut-être tout simplement rien aux grands jeux géopolitiques. Il se contente de dire tout haut ce qu'il a toujours dit et pensé: l'État d'Israël doit être rayé de la carte. Point à la ligne.

QUE SONT-ILS DEVENUS ?

Tout se qui brille n'est pas or

Hier, on étalait leur vie sur toutes les tribunes. Aujourd'hui, ils ont disparu de l'écran radar. Ou presque. Pourtant, ceux qui nous ont fait vibrer, rager, pleurer ou baver d'envie sont toujours là. On les a rattrapés. Bienvenue au club des retrouvés.

MARIE-ANDRÉE AMIOT mamiot@lapresse.ca

Si vous avez eu un petit coup de cafard cette semaine en jetant votre billet de 6/49, sachez que la Providence vous a peut-être épargné chagrin et misère. Nous avons retrouvé quelques gagnants pour qui la bonne fortune s'est transformée en cauchemar.

Prenez Gerald Muswagon. Il y a sept ans, il a gagné à la Super 7. Dix millions bien sonnants. Le visage radieux de ce résident de la réserve de Norway House, dans le nord du Manitoba, avait fait les manchettes. L'histoire était d'autant plus réjouissante que Muswagon avait grandi dans de piètres conditions. «Nous n'avions ni eau courante ni électricité», se souvient sa soeur Brenda Muswagon. En sept ans, Gerald Muswagon a tout dépensé. Il a acheté des véhicules neufs pour lui et ses amis, et une maison qui s'est rapidement transformée en royaume de tous les excès. En une seule journée, se souvient sa soeur, il a acheté huit téléviseurs à écran géant pour des amis. Il prenait de la drogue et de l'alcool.

Il a fondé une entreprise de bois d'oeuvre qui a fait faillite. Il s'est retrouvé en prison pour conduite dangereuse et pour agression sexuelle. L'été dernier, il a dû se trouver du travail pour faire vivre ses six enfants.

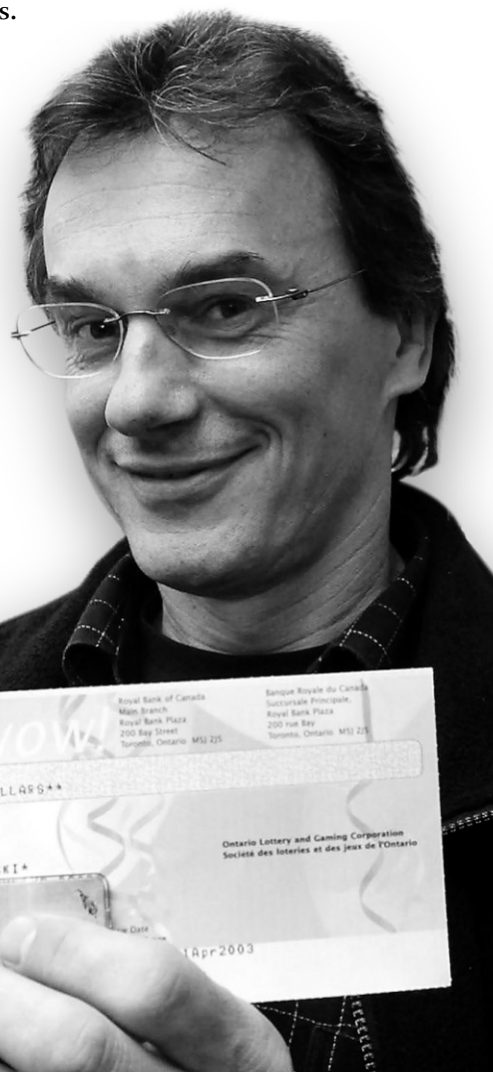
.....
Vous vous demandez où sont passées ces personnes qui ont défrayé la chronique et qui se sont éclipsées depuis ? Écrivez-nous, et nous tenterons de les retrouver.
mamiot@lapresse.ca

Le 4 octobre, Muswagon s'est pendu dans le garage de ses parents. Il avait 42 ans. «Personne ne l'a jamais guidé, déplore son cousin Mike Muswagon. Les gens lui en demandaient beaucoup.»

Même les plus raisonnables trouvent leur soudaine fortune lourde à porter. Kissun Lall, de Burnaby, en Colombie-Britannique, était concierge dans un restaurant McDonald's quand il a touché un gros lot de trois millions, il y a deux ans. «J'étais si heureux au début! a-t-il confié cette semaine au réseau CBC. Mais maintenant, je m'ennuie. Je reste toujours à la maison. Tout le monde veut quelque chose de moi.»

Raymond Sobeski comprend ce sentiment. L'an dernier, juste avant la date d'échéance de son billet, il a réclamé le prix de 30 millions qu'il avait gagné à la Super 7. Dans son entourage, personne n'était au courant. Devant les médias, il a confié

vouloir partager son prix avec sa famille et quelques oeuvres de charité, devenant du coup une idole instantanée. Sauf que Sobeski a omis de mentionner qu'il avait deux enfants et trois ex-femmes. Quand deux de ses ex l'ont reconnu, elles ont engagé des avocats. Surtout quand l'une d'elles a appris qu'il se savait gagnant quand il a entamé une procédure de divorce !



Raymond Sobeski
ERNEST DOROSZUK, CP, TORONTO SUN